

# Introduction

Myriam Vaucher

XVIIIe congrès de l'AIEMPR  
Juillet 2009  
St-Maurice – Lausanne Suisse

« Maman, est-ce qu'on peut manger les gens ? » demande à sa mère une petite fille de 3 ans, prise d'un sérieux mal de ventre. Après avoir tenté de comprendre la question, la mère, bien empruntée, cherche à rassurer sa fille sur le fait que personne ne viendra la dévorer sans saisir l'angoisse de la petite cannibale. Elle lui répond « Non, mon enfant, on ne peut pas manger les gens ! » Et la petite de vomir *Delphine et Marinette*, petits personnages repositionnables de son livre d'image, qu'elle venait d'avalé. S'identifiait-elle au loup ? A la sorcière ? Difficile de dire ce qui se passait dans sa tête. Peut-être avait-elle mangé des petits bouts de papiers, peut-être ne s'était-elle pas rendu compte avant le moment où elle avait voulu jouer avec les petits personnages de son livres, qu'elle les avait avalés ! Et que s'est-il passé dans la tête de cette petite fille, cinq ou six ans plus tard lorsque, alors qu'elle préparait sa première communion, on allait lui tenir un autre discours ! Non seulement elle pouvait, mais elle devait manger de ce pain, dont on lui disait qu'il n'était pas seulement symbole, mais corps réel du Christ ! Et qu'il survivrait à cet acte cannibale ! Peut-être le rite permet-il ce qui ne peut qu'effrayer l'individu : l'assomption des pulsions cannibales par leur mise en représentation.

Alors que nous sommes au travail depuis 3 ans, nous ouvrons ce congrès au moment où l'on apprend que nos ancêtres Atapuerca, les premiers européens, comme la petite fille dont je viens de parler, mangeaient des hommes, et ceci nous dit-on, sans que cet acte soit ritualisé. Ils mangeaient leurs rivaux après les avoir tués, et auraient été particulièrement friands des enfants et des adolescents... Un cannibalisme non ritualisé, contrairement à celui obéissant à que Juan José Saer, Auteur argentin, considère comme fondateur de l'humain<sup>1</sup>.

« Si, chaque été, avec leurs façons efficaces et rapides, les Indiens s'embarquaient dans leurs pirogues, mus par ce désir qui leur venait de si loin, c'était parce que, pour eux, il n'y avait pas d'autre moyen de se distinguer du monde et de devenir à leurs propres yeux un peu plus nets, un peu plus entiers et de se sentir moins empêtrés dans l'improbabilité flasque des choses. De cette chair qu'ils dévoraient, de ces os qu'ils rongeaient et suçaient avec une obstination pénible, ils tiraient, pour un temps, jusqu'à ce qu'il se fût de nouveau dégradé, leur être faible et passager. S'ils agissaient de cette façon, c'est parce qu'ils avaient éprouvé, à quelque moment, avant de se sentir différents du monde, le poids du néant. Cela avait dû se produire avant qu'ils se missent à

manger des hommes non véritables, ceux qui venaient de l'extérieur. Avant, c'est-à-dire pendant les années obscures où, mêlés à la viscosité générale, ils se mangeaient entre eux. Les Indiens ne parvinrent à se sentir les hommes véritables que lorsqu'ils cessèrent de s'entre-dévorer. Ils ne se mangeaient plus entre eux, ils se tournaient vers l'extérieur. Bien que provenant eux aussi de cet extérieur improbable, ils avaient accédé, non sans peine, à un niveau différent, et même si leurs pieds pataugeaient encore dans la boue originelle, la tête, déjà libérée, flottait à l'air libre du vrai. Cette victoire, cependant, ne donnait pas l'impression, quand on les voyait si anxieux, d'être définitive. C'était comme si le vieux péril eu continué de les menacer. Comme si, pour autant de terrain qu'ils eussent gagné, ils sentaient qu'à tout moment ils pouvaient le reperdre. Ils savaient qu'ils étaient, en ce monde, ce qu'il y a de plus vrai, mais ils n'étaient pas sûrs de l'être assez. Mais surtout, ce qu'ils rapportaient du passé, la sensation ancienne du néant, confuse et rudimentaire, étaient resté en eux comme leur véritable façon d'être.

S'il est vrai, comme disent certains, que nous cherchons toujours à répéter nos expériences premières et que, d'une certaine façon, nous les répétons toujours, l'anxiété des Indiens devait leur venir de cet arrière-goût archaïque qu'avait, et bien qu'il eu changé d'objet, leur désir. Ils ne pouvaient avoir de la réalité une certitude plus grande, car ils savaient au fond d'eux-mêmes que, quelles que fussent les choses du monde extérieur qu'ils avaient choisi comme objet, et pour aussi semblables et vagues que leur semblassent les hommes qu'ils dévoraient, la seule référence qu'ils avaient pour reconnaître le goût de cette chair étrangère était le souvenir de la leur. Pour retrouver le goût premier et ancien, ils faisaient un immense détour par l'extérieur. Pendant un temps, ce simulacre les calmait. Ils se laissaient tomber, ivres et aveugles, dans le noir, pour émerger de nouveau, peu à peu, à un jour plus clair et plus ordonné qui, avec la révolution régulière de l'année, recommençait à se dégrader. »

L'écoute de ce texte que m'a fait découvrir M. Kilani, anthropologue, a déclenché en moi une réflexion qui m'a conduite à proposer, un peu naïvement, le thème du présent congrès, avec l'intuition que cela nous conduirait en un lieu familier des psychanalystes ; un lieu familier des religieux ; un lieu que les productions imaginaires nous permettent d'explorer ; un lieu que l'anthropologie nous aide à penser. Un lieu difficile à approcher toutefois. Lieu du commencement. Lieu du recommencement. Lieu d'une régression, condition de la régénération, vers où conduisent et reconduisent la relation transférentielle, mais aussi le rite ou la production artistique, qui permettent – entre autre sans doute – la refondation de l'humain, en offrant un espace où vient se mettre en scène un vécu en deçà du langage et même du représentable, où se joue l'émergence de soi et de l'autre. Un thème qui met en évidence le fait que cultures et religions plongent leurs racines dans l'infantile et prennent en charge le pulsionnel sauvage, le monstrueux, le cannibale, pour fabriquer du sens et du lien social. Ainsi ce thème s'inscrit dans le prolongement du congrès de

Strasbourg sur la violence, et nous convie, une fois encore, à ne pas renoncer à tenter de figurer l'impensable.

Dans chaque analyse se joue quelque chose que la métaphore du repas cannibale aide à penser. L'analysant fait de nous un étranger, qu'il reprendra en lui via l'introjection, pour retrouver cet étranger en lui, qu'il avait déposé en nous. Il vient, en mangeant cet autre que nous sommes, *retrouver le goût ancien de lui-même, en faisant un immense détour par l'extérieur*. Nous sommes conviés sur une scène, un espace tiers, espace transitionnel, espace du rêve, espace analytique ou religieux, du côté de l'imaginaire, où tente de se figurer l'émergence du mouvement pulsionnel dans le psychique. Nous sommes convoqués au lieu de l'infantile, dans les contrées inquiétantes où surgissent toutes sortes de monstres, d'ogres et de sorcières, au niveau de l'activité onirique inconsciente, lieu où se joue la transformation du pulsionnel en symbolique (Bion). En convoquant l'univers des contes, nous découvrons et retrouvons la crainte d'être mangés, détruits, mais aussi le désir d'être aussi irrésistibles qu'Hansel et Gretel à qui nulle sorcière ne saurait résister ; aussi désirable que le petit chaperon rouge ou le Petit Poucet éveillant l'appétit du loup ou de l'ogre. Le mouvement de régression permet celui, progrédiant, de la symbolisation qu'il rend possible. Mouvement de renoncement à la jouissance de rester pris dans cet espace trouble et indistinct, lieu privilégié de séjour du mélancolique qui ne se résout pas à enterrer ses morts et les garde en lui.

Explorer ce qui se joue au point où ça commence et recommence sans cesse, c'est comme convier à un repas cannibale ! L'humain se fabrique l'anthropopoïesis dont parle M.Kilani (2003), dans le mouvement où l'homme se sépare d'une part de lui-même et la met dehors, fabriquant en même temps que lui-même l'étranger ou le divin, le mauvais ou l'idéal, avec lequel s'instaure un jeu qui permet de garder le lien avec ce que le sujet n'est plus, de se le réincorporer en le mangeant, pour le refaire sien et s'en séparer à nouveau, mouvement analogue à la rencontre sexuelle, permettant de retrouver l'unité perdue avec l'autre sexe. On pourrait penser à ce moment où Adam est endormi, petite mort, dont il se réveillera amputé d'une partie de ce qui avait été lui avant qu'il soit lui. Sexué désormais. Il reconnaît la femme, *ischa*, tirée de l'homme *isch*, il la reconnaît celle-ci, à la fois semblable et différente. Si la mélancolie évoque la prolongation infinie du sommeil d'Adam, on peut toutefois penser que si chaque nuit, l'homme ne replongeait dans le sommeil, rêvant de ce temps où il n'y avait pas en lui trace de séparation, où il était l'Adam, tiré de la terre - *adamah*, dont il ne se différenciait guère, il perdrait le contact avec la source de la vie qui peut aussi toutefois se révéler être un gouffre, avec cette part de lui-même qui n'est plus lui. Le lien peut aussi passer par l'autre, par l'amour ou par le conflit, l'un et l'autre se bouffant le nez pour ne pas perdre contact avec cette part d'eux-mêmes projetée au dehors.

*C'est pour mieux te manger ...* Ce thème suscite excitation et résistance, nous l'avons expérimenté tout au long du travail, parce qu'il suscite

horreur et attire. Il entraîne à aller voir derrière le voile. A regarder du côté de ce qui doit, autant que possible, rester refoulé ou le redevenir. Peut-être que je souhaitais, en proposant un tel thème, faire appel à vous, collègues analystes et thérapeutes, pour que vous m'aidiez à penser cette position particulière et difficile du psychanalyste en séance, appelé à maintenir un investissement particulièrement fort de l'infantile hors du refoulement nécessaire ; faisant de la position contre-transférentielle une exception à la règle névrotico-normale du refoulement, comme le sont l'état amoureux, la folie maternelle et la relation transférentielle! (Guignard, 1996, Au vif de l'infantile). Proposer un thème comme celui-là, relève peut-être du désir de convoquer les théologiens, anthropologues, philosophes ou médecins, en ce lieu où l'analyste se doit de lever le voile du refoulement ; ce lieu que toutefois, prêtres, pasteurs, religieux, médecins et anthropologues, fréquentent aussi régulièrement. Ce lieu où la vérité ne se découvre qu'en se recouvrant. Ce lieu de transformation, lieu dans lequel on n'entre qu'en ayant retiré ses sandales, et dont la fréquentation exige que nous trouvions à prendre soin de nous et à nous soutenir les uns les autres.

Dans la scène cannibale, tous ne survivent pas, mais si elle est lieu de destruction, elle est aussi condition de régénération. Point limite, où différentes disciplines peuvent se servir de soutien pour métaphoriser ce qui est aux limites du pensable.

Le texte de J.J Saer donne à entendre que la distinction de l'homme d'avec le monde n'est jamais définitive, que la limite peut s'estomper, et que l'effacement de la distinction moi - objet via l'incorporation de l'un par l'autre a précisément pour fonction de refonder la distinction par rapport au monde ; de l'humain et du non humain, dans le jeu avec l'étranger, cet humain différent. Moi et objet peuvent se différencier en retrouvant ce lieu où s'estompent les limites séparant le moi de l'autre, comme dans ces paysages mélancoliques où les formes se fondent les unes dans les autres. C'est en mangeant de l'autre, du non-moi, de l'objet qui, pour le coup, est réintrojecté, que les hommes vont « *se distinguer du monde et devenir à leurs propres yeux un peu plus nets, un peu plus entiers et se sentir moins empêtrés dans l'improbabilité flasque des choses* ». Alors même que « *la seule référence qu'ils avaient pour reconnaître le goût de cette chair étrangère était le souvenir de la leur.* » Sortir de l'incestueux, c'est retrouver le goût de soi en goûtant de l'autre, tous deux se rencontrant dans le lien qu'ils entretiennent avec le lieu où le moi était encore pris dans l'objet, comme l'objet était pris dans le moi.

Pour entendre les résonances de ce temps d'avant le commencement, d'avant toute ambivalence, d'avant la séparation des eaux d'en haut et des eaux d'en bas, ces eaux qui se mêleront à nouveau lors du Déluge, moment d'une re-création, sortie du ventre de la mer, moment de possible alliance, nous devons nous abstenir de séparer le plus haut du plus bas, pour rendre compte du plus profond, du plus originaire, du *tohu et bohu*, de la ténèbre sur les faces de l'abîme, de ce temps où, d'homme,

il n'y avait point. Le déluge raconte la solidarité de la destruction et de la régénérescence de l'humain.

Le thème renvoie au rapport de la nourriture et de la parole. A la relation entre l'acte de manger et l'acte de parler. Au double mouvement : prendre et renoncer. Parler toutefois, ce n'est pas seulement mettre dehors, lâcher la jouissance, renoncer pour donner vie, mais c'est aussi admettre, laisser venir en soi, prendre à l'intérieur, mouvement dérivé de l'acte de manger, d'incorporer, d'intérioriser.

Dans la plupart des rites, la table à laquelle on mange et la table de la parole sont maintenues en tension.

Celle du manger, de la communion, particulièrement dans la liturgie catholique, fait entrer dans un moment de folie où l'inanimé devient vivant, où les frontières s'effacent, qui séparent le ciel et la terre, les vivants et les morts, moi et l'autre. Tel le repas cannibale annuel décrit par J.J. Saer, moment régénérateur du groupe, le rite sacré a cette position paradoxale de permettre ce qu'il interdit, d'offrir la possibilité, limitée, cadrée, de s'aventurer dans un lieu où les limites s'effacent, de rencontrer un état possiblement confusionnel, qui – soit dit en passant – permet de comprendre l'affinité de l'expérience du sacré et de la psychose, du délire et de la mystique, de la folie et de la passion amoureuse. Ce qui est communion serait chaos si nous ne disposions de la parole.

Le protestantisme, né d'un mouvement de réhabilitation de la parole, renonce à l'image au profit du texte ; abandonne le latin qui, alors qu'il paraît couper de la langue maternelle ne fait peut-être qu'y reconduire – donnant place à la musique plus qu'à la parole. Sans doute est-ce en ce sens que Marcel Gauchet peut dire du protestantisme qu'il est *religion de la sortie de la religion*, parce qu'il se garde de tout retour en-deça du symbolique : raconter le repas cannibale devrait permettre de renoncer à la mettre en acte, de se dégager des images et d'un temps de figuration trop proche du lieu du surgissement pulsionnel, auquel il vaudrait mieux ne garder un lien que par l'entremise du symbolique.

Cela est-il possible ? Peut-il y avoir un lien à l'origine qui ne passerait que par le symbolique et la parole ? Doit-on au contraire nécessairement s'y replonger par la mise en acte, l'imaginaire et la figuration ? Cette alternative évoque la querelle des iconoclastes et ce qui oppose les différentes traditions chrétiennes autour du rapport au rite et au corps, à la nourriture et à la parole, à la communauté et à l'individu. On pourrait distinguer un peu caricaturalement : du côté protestant, l'arrimage à la parole et à la pensée, assorti d'un refus du trop sensible (qui fait retour aujourd'hui dans les mouvements évangéliques, sous une forme un peu sauvage) ; alors que du côté catholique on est plus anthropophage, et on recourt au rite, pour représenter et civiliser les fantasmes cannibales ! Deux modes de rapport à l'autre, à cet autre qui menace de venir faire

alliance avec le refoulé : l'introjecter, l'admettre pour le transformer ; ou le refouler, dans une attitude projective, autre manière de l'introjecter, en le faisant rejoindre l'armée de l'ombre, celle du refoulé inconscient et de l'étranger en soi (Freud, 1915).

Si le tabou du cannibalisme se lève depuis quelques décennies, si l'on se met à le penser, et donc à le reconnaître comme faisant partie de l'humain, c'est peut-être que, plus que jamais, nous avons besoin de penser l'horreur, le déshumain (Fedida, 2007) au cœur de l'humain, et devons lutter contre l'incrédulité et la volonté d'oublier. Peut-être en raison des violences du XXe siècle, mais peut-être aussi parce qu'il n'y a plus de sauvage, plus d'autre non-humain à manger, comme chez les indiens de Saer, dans un monde où tout homme est voué à être reconnu comme un humain. Le juif, le tzigane, le communiste, l'homosexuel, n'ont-ils pas été construits pour incarner l'autre dans un monde où il n'y aurait plus d'autre qui soit tout à fait étranger, en qui déposer sa propre étrangeté ? Ni dieux, ni diables, ni sauvages.

Nous avons besoin de modèles qui permettent de penser, non plus la lutte entre des humains et des moins humains, mais la lutte de l'humain et du déshumain au cœur de l'homme, lutte d'Eros et Thanatos. L'humain serait-il autre chose qu'une éphémère victoire sur Thanatos ? La fabrication de l'humain doit toujours à nouveau s'opposer aux forces déshumanisantes. C'est ce que nous allons tenter au cours de ce congrès.

## Bibliographie :

FREUD, Sigmund, (1915/1917), *Métapsychologie*, trad. J.Laplanche, J.-B. Pontalis, Gallimard, Paris, 1968.

FEDIDA, Pierre, (2007) *Humain/Déshumain*, Pierre FEDIDA, la parole de l'œuvre. Paris, PUF.

GUIGNARD, Florence, *Au vif de l'infantile*, Delachaux et Niestlé, Lausanne-Paris, 1996

KILANI, Mondher, (2003) *Cannibalisme et anthropopoïesis ou du bon usage de la métaphore*, in *Figures de l'humain*, Paris, Editions HESS.

SAER, Juan José, (1987) *L'ancêtre*, Flammarion.

Résumé : texte d'ouverture du XVIIIe congrès de l'AIEMPR, rendant compte du choix du thème : « C'est pour mieux... Te manger, au commencement était l'ambivalence ».

Mots clés : cannibalisme – eucharistie – rite – représentation – parole – humain

---

<sup>1</sup> Juan José Saer, (1987) *L'Ancêtre*, Flammarion, Paris. Auteur argentin, paru en espagnol avec le titre *El entenado*, en 1983.